

POUR UNE HISTOIRE DES IDÉES AU QUÉBEC

Marcel Sylvestre

Professeur de philosophie - Cégep Joliette - De Lanaudière

«Dans la guerre entre l'Église et la science qui se livre en cette première moitié du XIX^e siècle, le composé humain se trouve déchiré. De par sa double nature, l'homme est le terrain d'affrontement privilégié entre l'Église et la science, affrontement symbolisé par la dispute entre le confesseur et le médecin au chevet du malade.»
(Minois G., *L'Église et la science, histoire d'un malentendu*, p.209.)

MA RECHERCHE SUR LAURENDEAU

Tout commence par la lecture de son volume *La vie. - Considérations biologiques*. Intéressé par la philosophie des sciences, mais surtout par les conflits entre la science et la religion, le volume du Dr Laurendeau m'a tout de suite séduit. Je voyais déjà la possibilité d'utiliser des parties du volume à l'intérieur de l'un de mes cours où j'abordais le rapport entre la science et la religion. Je n'avais, à ce moment, aucune intention de faire une recherche sur le Dr Laurendeau. Ce sont des collègues de travail et mon beau-frère, un passionné de généalogie, qui m'ont aiguillonné à aller plus avant. La rencontre avec un professeur de l'UQAM, André Vidricaire, fortement intéressé à faire exister une histoire des idées au Québec, m'a vraiment lancé dans une recherche plus approfondie de mon auteur. L'analyse plus systématique du volume m'a permis de constater, par exemple, que mon auteur était un penseur québécois influencé largement par les idées qui avaient cours en Europe. Mais aussi, cela dévoilait un auteur connaissant plusieurs philosophes, à différentes époques de la pensée philosophique ou scientifique. Dans son livre, le Dr Laurendeau réfère à plus de 50 auteurs. Parmi eux, des philosophes atomistes comme Démocrite, Épicure Lucrèce, des philosophes incontournables comme Platon, Aristote, Descartes et Kant. Mais aussi, des auteurs contemporains de Laurendeau, comme le naturaliste allemand Ernest Haeckel. Je suis devenu curieux de retracer, un peu à la manière d'un détective, tous les écrits que Laurendeau avait pu produire. Recherche donc à l'Union Médicale du Canada où j'ai découvert plusieurs écrits à préoccupation médicale mais dans lesquels on retrouve une analyse pertinente de la société québécoise, du système éducatif et du rôle de l'Église sur l'éducation au Québec.

QUI ÉTAIT ALBERT LAURENDEAU?

Il n'est pas facile de recueillir des documents ou des témoignages permettant de dresser un portrait psy-

chologique fidèle du personnage. Ayant vécu au début du siècle, les personnes encore vivantes pouvant parler du Dr Laurendeau sont peu nombreuses et leurs souvenirs sont souvent fragmentaires ou anecdotiques. J'ai eu le privilège, cependant, de rencontrer Marte Laurendeau, sa petite-fille, avec laquelle, quelques soirs, j'ai pu converser de son grand-père.

Qu'il me soit permis, pour l'instant, de noter que, dans l'adresse nécrologique adressé au Dr Laurendeau par le Dr Joseph Gauvreau le 5 septembre 1920, ce dernier nous est décrit comme un homme d'affaires, un philosophe et un médecin. Mais aussi comme un homme tourmenté. Quel homme peut cependant ne pas l'être du moment qu'il s'intéresse au savoir humain et aux problèmes épistémologiques qu'il suscite? Ma pratique de l'enseignement de la philosophie depuis plus de vingt ans, en regard d'une école de pensée comme le scepticisme par exemple, par sa mise en doute systématique de la possibilité même de la connaissance, m'a appris combien bouleversantes ces questions peuvent être ressenties par des étudiantes et des étudiants. La remise en question de ce que nous croyons savoir de la réalité nous donne d'autant plus le vertige que nos croyances nous semblaient solidement fondées et inébranlables. Il est donc juste d'affirmer que Laurendeau était un homme tourmenté. Mais ses idées, elles, ont eu l'heure de tourmenter quelques-uns de ses concitoyens!

Albert Laurendeau naît le 1er mars 1857 à St-Gabriel de Brandon et est baptisé Joseph Olivier Albert le 3 mars. Il sera l'aîné d'une famille de 10 enfants. Son père, Joseph-Olivier est médecin de l'endroit mais il est aussi un homme d'affaires (ses nombreux contrats notariés le laissent supposer du moins). Albert Laurendeau commence à exercer la médecine à St-Gabriel de Brandon en 1879, ce qu'il fera jusqu'à ce qu'un infarctus le terrasse en 1920. De 1894 à 1896, il sera maire de St-Gabriel de Brandon village. Il fondera et dirigera l'Association Médico-Chirurgicale du District de Joliette. À partir de 1904, il sera Gouverneur du Collège des médecins et des chirurgiens. Il sera collaborateur à l'Union Médicale du Canada et on le retrouve sur le comité de rédaction de La Revue Médicale du Canada. Il fera des communications à tous les Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord, dont le premier eut lieu à Québec en 1902. Il sera élu président du syndicat des marguilliers pour la reconstruction de l'Église le 16 février 1908, suite à l'incendie de cette dernière. Il donnera sa démission comme président le 5 février 1910. Enfin, il

était vice-président du Collège des Médecins et Chirurgiens de la province de Québec lorsque la mort est venue le faucher.

DEUX VISIONS DE L'HISTOIRE

Regardons ce que nous dit Laurendeau en page 212 de son volume: «*Tout ce que nous pouvons savoir, nous avons droit de le savoir. L'humanité ne peut rien perdre, elle ne peut que gagner, au point de vue intellectuel et moral, par la diffusion de la science et de la vérité*».

Dans le préambule du volume produit lors du 150^e anniversaire de St-Gabriel de Brandon et intitulé *St-Gabriel notre perle...*, nous pouvons lire: *Le lecteur remarquera qu'il n'est fait mention d'aucun acte ou erreur ayant eu des conséquences fâcheuses au cours de notre histoire. Cette omission a été volontaire car nous croyons qu'il est inutile de rappeler des événements sombres durant une année de festivités. À des récits éclaboussants, nous avons préféré le silence* (p.I).

J'aurais le goût de dire ici que les événements sombres n'en sont pas dans la mesure où ceux-ci présentent l'histoire, non pas comme un conte de fées, mais comme un théâtre où les acteurs et les actrices sont les gens eux-mêmes avec leurs passions, leurs désirs et leurs pensées. Dans ce sens, je ne peux m'expliquer que, dans le volume en l'honneur du 150^e anniversaire de St-Gabriel de Brandon, il n'y ait aucune allusion à l'écrivain que fut Albert Laurendeau (il y a d'ailleurs une section dans le volume du 150^e anniversaire faisant place aux écrivains) ainsi qu'aux difficultés encourues par Laurendeau lors de la parution de son volume *La vie. Considérations biologiques*. Je crois important de souligner les efforts du docteur Laurendeau pour rendre accessibles, à un plus large public, les nouvelles connaissances scientifiques. La conférence qu'il donnait en 1907 poursuivait cet objectif mais aussi la volonté de voir le Québec s'émanciper du joug imposé sur la connaissance par l'Église.

HOMMAGE «PHILOSOPHIQUE»

Dans l'hommage rendu au docteur Laurendeau, le Dr Joseph Gauvreau souligne: «C'est quelqu'un qui disparaît. Tout le monde s'accorde trop à le dire pour que ce ne soit pas la vérité. Si j'avais à porter un jugement sur lui, je l'étudierais à un triple point de vue: comme médecin, comme philosophe et comme industriel. Le fait de présenter Laurendeau comme philosophe me semble justifié. D'ailleurs, il avait une haute estime de cette discipline comme en font foi ces passages tirés de son volume. Celui-ci, par exemple, quand il parle du livre *De la Nature* de Lucrèce: «*Le 5^{ème} livre de ce prodigieux monument de la philosophie et de l'art, est à lire en entier, il semble écrit d'hier... Sully Prud'homme... a donné une magnifique traduction du premier livre de ce chef-d'oeuvre*» (p.94)... Et ceux-là: «*Non, la véritable science, ou mieux, la philosophie, que l'on pourrait qualifier*

la conscience des sciences, s'appuie d'un poids égal sur le fait et la spéculation.» (p.190)... Kant, le grand penseur, de Koenigsberg, le plus profond des philosophes allemands, a examiné cette question sous ces deux aspects, dans deux des traités célèbres: l'un *Critique de la raison pure*, l'autre *Critique de la raison pratique* (p.208)... Au surplus, pour former des jeunes gens d'élite... il faut développer chez eux la méthode scientifique et l'esprit critique, sans quoi, un homme pourrait être un érudit, mais non un philosophe, un savant, mais non un penseur...» (p.212) Et le docteur Gauvreau poursuit en disant: «*Je ne m'arrête pas à sa philosophie. Elle ne fut que l'expression d'une âme inquiète et bouleversée cherchant la solution du problème de la vie, sans jalons ni études assez profondes*».

Je crois qu'il faut nuancer grandement les propos du Dr Gauvreau! Il est exact de dire que la philosophie du Dr Laurendeau cherche à solutionner le problème de la vie. Mais il est faux d'affirmer qu'il le fait sans jalons et études profondes. De même, il me paraît inexact de présenter Laurendeau comme une âme inquiète et bouleversée! Il serait plus juste de le décrire comme quelqu'un de foncièrement honnête et soucieux d'harmoniser le discours scientifique avec le discours religieux. Dans ce contexte, il me semble pertinent de souligner les deux auteurs qui ont le plus largement influencé la pensée du docteur Laurendeau. Tout d'abord, le volume de Mgr Guibert intitulé *Les origines* dans lequel l'auteur essaie de concilier la théorie de l'évolution avec le discours de l'Église catholique. Dans ce livre, Mgr Guibert accepte l'hypothèse d'une évolution de la matière débouchant sur la production des éléments nécessaires à l'apparition de la vie. Il accepte comme plausible que la vie apparut tout d'abord sous une forme simple pour, ensuite, par voie de transformations, donner naissance à des organismes plus complexes. Il reconnaît aussi la possibilité que des espèces animales puissent produire des espèces nouvelles. Mais, il exclut l'homme du processus évolutif prétextant que la pensée humaine ne puisse être la résultante d'une simple organisation de la matière. Pour Mgr Guibert, il est indiscutable que l'homme échappe au processus évolutif, que son émergence nécessite une intervention de Dieu. D'autre part, notons les références que Laurendeau fait au naturaliste allemand Ernest Haeckel. Pour ce dernier, l'évolution vaut pour l'ensemble du cosmos et il nous faut interpréter toute la réalité à partir de cette notion. Qu'il s'agisse du volume *Les Énigmes de l'univers*, ou *Le monisme, profession de foi d'un naturaliste*, il paraît évident que, pour Haeckel, nous pouvons expliquer l'univers, la vie et l'homme, à partir de la transformation lente et progressive d'un élément premier: l'éther. Haeckel, contrairement à Mgr Guibert, a une conception matérialiste qui laisse aucune place à une vision spiritualiste anthropomorphique de la réalité. Laurendeau essaiera, en s'inspirant de ces deux auteurs surtout (quoiqu'il m'apparaît évident que Haeckel

occupe une place plus déterminante dans la pensée de Laurendeau) de concilier ses croyances religieuses avec les nouvelles données des sciences positives.

UNE PROBLÉMATIQUE À PARTIR DE LA CONDAMNATION D'UN VOLUME

Toute la problématique entre la science et la religion peut s'articuler à partir d'un fait précis comme la condamnation d'un volume et son interdiction de lecture. Ce fut le cas du volume d'Albert Laurendeau, médecin de Saint-Gabriel de Brandon, publié à compte d'auteur, en 1911. Ce volume se voulait un plaidoyer pour la théorie de l'évolution telle qu'amorcée par le transformisme de Lamarck et poursuivie par *L'Origine des espèces* de Darwin.

La condamnation d'un volume et son interdiction de lecture, nous semble, en 1994, relevée d'un temps «primitif». Comment comprendre, aujourd'hui, que l'Église ait une quelconque autorité sur ce que les gens lisent au point qu'elle puisse prescrire ce qu'ils doivent lire ou leur interdire ce qu'elle juge dangereux pour eux. Cela ne signifie pas que nous croyons que tous les volumes se valent quant au sérieux de leur contenu. Il existe aujourd'hui un tas de bouquins qui ne rivalisent entre eux que par les inepties que l'on retrouve à l'intérieur. Il faudrait, me semble-t-il, ne serait-ce qu'au nom d'un respect élémentaire des humains qui aiment lire, interdire des lectures dont l'insignifiance nous désespère quant à un progrès possible de l'humanité!

Je dis bien progrès de l'humanité et je pèse mes mots. Le développement des sciences humaines, spécialement en ethnologie et en anthropologie, semble vouloir dénier que l'on puisse parler d'un quelconque progrès en ce domaine. On ne devrait pas pouvoir parler du progrès humain pas plus qu'on ne pourrait parler du progrès des boeufs! Car, vouloir parler de progrès, c'est vouloir affirmer que nous pouvons améliorer ce qui existe actuellement. Améliorer signifie faire en sorte que le futur sera mieux que le présent. La notion de progrès cache, en elle, l'idée du bien et du perfectible, que ce bien est définissable en lui-même et non en rapport à autre chose, que la vérité puisse se dire sur ce qui existe vraiment et non sur ce que nous construisons de la réalité. Laurendeau s'inscrit dans cette ligne de pensée. Il croit fondamentalement que nous devons rechercher la vérité, dût-elle remettre en question nos «vérités» antécédentes, qu'elles soient scientifiques, philosophiques ou religieuses.

Nous voyons que la notion de progrès est indissociable d'une préoccupation éthique de fond. Et qui dit préoccupation éthique, dit souci de ce qui est mieux, de ce qui est bien et, forcément, de ce qui est mal.

Parler de la condamnation d'un volume et de son interdiction de lecture nous amène donc à parler d'un discours, de ce qu'il renferme d'acceptable ou de condamnable, en regard d'une vérité qui existe bien quelque part et qui ne se ramène pas et ne peut se ramener aux expériences individuelles. Ce que je veux dire, c'est que, bien sûr, nous pouvons reconnaître la «vérité» de ce que nous ressentons et éprouvons. Nous ne pouvons nier les cris de désespoir qui montent en nous, pas plus d'ailleurs que ceux des plaisirs euphoriques. Ce que les gens nomment leur vérité, c'est toujours une vérité valable pour eux, vérité qui ne peut être infirmée ou confirmée, vérité que les autres ne devraient pouvoir ni entacher ou embellir. À ce niveau, nous avons tous nos vérités et il paraît idiot et illusoire de livrer bataille au nom d'elles. Nos univers nous étant personnels, voire parallèles, ils ne peuvent que difficilement se rencontrer, partant se confronter. Le conflit n'est possible que si nous croyons naïvement que ce que nous ressentons est transférable chez l'autre. Il ne peut y avoir conflit ou reconnaissance que s'il y a rencontre. Si celle-ci survient, la vérité de son discours comme une tentative de briser la solitude par le langage devrait nous inspirer le respect!

Or, la condamnation d'un volume suppose que les discours ne sont pas personnels, que la vérité transcende les individus et que leur bien lui est assujéti. Dans la condamnation du volume d'Albert Laurendeau, nous retrouvons une préoccupation en regard de ce qui est vrai, une reconnaissance d'un discours vrai. Un discours qui n'appartient pas au sujet mais à la vérité. Dans le conflit qui met en présence Albert Laurendeau, médecin, et Mgr Archambault, premier évêque de Joliette, l'enjeu est énorme et les discours différents. L'enjeu est celui de l'existence même de l'Église, sa raison d'être. Défendre la thèse de l'évolution en regard de celle de la création revient à s'interroger non seulement sur l'origine de l'humain, mais aussi celle de la vie, de la pensée, de l'esprit. Si l'humain est un produit de l'organisation de la matière, il ne la transcende que par le discours qu'il tient sur elle; non par une entité qui lui serait extérieure et qui l'habiterait. L'âme ou l'esprit ne peut avoir d'existence propre, indépendante, que si nous sortons du concept d'évolution pour entrer dans celui de la création. Et l'Église, en tant que gouvernement des âmes, est enfermée dans la création. Ce que souligne fort justement G. Minois dans son livre *L'Église et la science, histoire d'un malentendu*:

«Mettre en doute la réalité d'Adam et Ève, c'était, croyait-on, ruiner le fondement même de l'histoire du Salut de l'humanité. L'existence du mal sur la Terre et la venue d'un Sauveur, d'un Rédempteur devenait incompréhensibles. À quoi bon le nouvel Adam si le premier n'était qu'une fable? Ce domaine reste aujourd'hui encore l'un des points les plus contestés entre l'Église et la

science. L'encyclique Humani generis de Pie XII en 1950, reprise depuis par plusieurs documents pontificaux, réaffirme que pour l'Église il y a bel et bien eu un premier couple humain unique, créé directement, et dont la faute se répercute sur l'humanité entière.» (p.32)

Or, le concept de création est antérieur à celui d'évolution. Nous sommes donc sortis du concept de création pour entrer dans celui de l'évolution. Nous sortons d'un monde pour entrer dans un autre tant il est vrai que les seuls mondes qui constituent nos existences et dans lesquels nous naviguons sont ceux construits par notre langage. Ce monde défini par nous, nous définit. Dans l'optique évolutionniste, l'esprit humain est un produit de la matière. Il tient un discours sur l'univers qui lui survivra. Dans la perspective créationniste, l'esprit humain est d'essence surnaturelle, il est produit par Dieu; il ne dérive donc pas de la matière. L'esprit, cette âme spirituelle, fait de nous des êtres à part. Il nous donne notre grandeur et notre valeur. Dans le débat entre le Dr Laurendeau et Mgr Archambault, entre l'Église et la science, nous retrouvons aussi cette problématique.

Abordons un autre aspect du rapport science et religion. La Nature, de façon analogique, ressemble à un livre. L'esprit humain, dans son désir de mieux se comprendre, d'interpréter le monde dans lequel il s'inscrit, a cru, pendant longtemps, que la Nature ressemblait à ce livre dont il était possible de faire une lecture adéquate. Quand nous sommes en présence d'un livre, nous avons le choix de l'ouvrir, d'en commencer ou non la lecture, de le lire en entier ou de lire seulement quelques chapitres. Dans tous les cas, cependant, un fait demeure: l'écrit est déjà là, celui ou celle qui lit n'est pas l'auteur de l'écrit. L'image est intéressante dans la mesure où elle peut permettre de mieux comprendre le débat entre la science et la religion, entre le Dr Laurendeau et Mgr Archambault.

La science et la religion se ressemblent dans la mesure où elles sont toutes les deux des systèmes explicatifs. La religion comme la science sont soucieuses d'interpréter correctement les «écritures» de la Nature. Pendant longtemps, l'Église a considéré la Bible comme Le livre renfermant les Saintes Écritures. Ce qui était écrit dans Le livre était une description fidèle de la réalité. Celui ou celle qui lisait la Bible apprenait non seulement d'où venait le monde mais ce qu'il était, qui l'avait fait et avec quelle intention. Les écrits de la Bible n'étaient pas oeuvre humaine mais divine. Ceux qui avaient écrit l'avaient fait sous inspiration divine, non celle de leur cerveau. Ils étaient dans la position de l'élève écrivant sous la dictée. Vue sous cet angle, l'écriture biblique devenait incontestable et une interprétation de la Nature, autre que celle présentée dans la Bible, forcément erronée. Or, la science aussi produit des livres. Le savant est aussi un écrivain dans sa

recherche d'une interprétation vraie de la Nature. Mais le savant, qui, dans ses volumes, tente d'expliquer la réalité, peut croire que son écriture donne une image assez fidèle de ce qui existe. Dans ce sens, il n'est pas l'auteur de ce qu'il écrit, il ne jette l'encre que pour reproduire ce qui est déjà écrit puisqu'il ne fait que lever le voile qui cachait le réel. Le religieux et le savant ne sont alors que des lecteurs passifs d'une écriture déjà là. Le religieux en se référant aux écritures bibliques et le savant en regard de celles que proposent la Nature, font des lectures qui peuvent concorder ou diverger. L'histoire nous enseigne toutefois que leurs lectures ont la plupart du temps diverger! Le plus étonnant surgit lorsque le savant est lui-même religieux! C'est encore ainsi qu'il faut poser le conflit entre le Dr Laurendeau et Mgr Archambault.

Mgr Archambault se base sur les Saintes Écritures comme révélatrices de la réalité et donc de la vérité. Le Dr Laurendeau se fonde sur les écritures de la Nature que la méthode scientifique permet de décoder. Pour Laurendeau, il revient à la raison humaine de faire une lecture de la Nature en soumettant cette lecture à une vérification expérimentale. À ce niveau, la raison humaine n'a pas à se soumettre au discours théologique. Pour Mgr Archambault, les écritures bibliques étant incontestables, la raison humaine ne peut faire une lecture de la Nature différente de celle que propose L'Église. Partant, la référence à la tradition et aux Prédécesseurs se trouve justifiée. L'Église affirme son autorité non seulement en matière de foi mais également pour tout ce qui touche ce que nous disons savoir de la réalité. Elle peut donc statuer sur des questions de Cosmogonie, de Biogénie et d'Anthropogénie.

Comme nous pouvons le remarquer, les deux hommes se définissent comme des lecteurs d'une Nature déjà écrite mais ne lisant pas la même chose, ils ne tiennent pas le même discours. Les deux se veulent des lecteurs sérieux d'une écriture déjà donnée.

LA DIFFICULTÉ DE LEVER LE MALENTENDU

Quelle position devrions-nous prendre aujourd'hui en regard de cette attitude de lecteur face à une écriture déjà donnée? Nous devrions dire tout d'abord que le Dr Laurendeau comme Mgr Archambault se trompent en croyant que nous pouvons être des lecteurs passifs de la réalité. Nous ne le sommes pas plus lorsque nous lisons un volume que lorsque nous regardons une fleur ou ressentons la chaleur d'un feu de bois! Certains savants ont pris conscience que nous créons la Nature que nous lisons. Nous sommes les auteurs de la Nature puisque nous la construisons par le langage. Et il ne s'agit aucunement d'un péché d'orgueil! Il s'agit simplement de constater qu'il en est ainsi. Comme le souligne les constructivistes, mon rapport à la Nature la crée puisque toute relation en tant que relation est une création. Cela est vrai du rapport à la

Nature commé du rapport à l'autre. Je ne peux prétendre faire une lecture «correcte» de l'autre, je ne peux lire son «écriture». L'écriture de l'autre, c'est l'écriture qui surgit de ma relation à lui et je m'écris en l'écrivant. Je l'écris en me reliant à lui. Je suis, tout comme lui, auteur et lecteur. Mon rapport à lui l'écrit, m'écrit et écrit la relation même. La vérité ne porte plus alors sur l'être devant moi mais sur la relation à l'être. Que cet être soit un humain, un vivant ou la Nature toute entière. Nous disons ainsi que l'homme crée par son regard langagier la seule écriture de la Nature qu'il nous soit possible de lire. En existe-t-il une autre? Votre réponse révélera, de toute façon, votre écriture de la Nature et de vous-même...

ANNEXE

Albert Laurendeau, M.D.
St-Gabriel de Brandon, P.Q.

St-Gabriel de Brandon, ..20 juin..1912

À Monseigneur Archambault
Evêque de Joliette

Monseigneur

Hier, j'ai eu la visite de M. le Chanoine Sylvestre et cela m'a fait plaisir; j'ai compris qu'il était un peu votre envoyé, c'est pourquoi je vous adresse ma réponse.

Qu'il me soit d'abord permis de vous affirmer que je n'ai aucune animosité contre la religion et ses ministres. Une phrase dans la préface de mon livre «La vie» peut induire en erreur à ce sujet, c'est à la page 35 de la préface, où il est dit: «il est probable que ce livre va troubler la quiétude de la masse de notre hiérarchie.....je connais cette meute». Je dois vous dire que le prote a omis un mot qui change considérablement mon intention, - chose qui m'a échappé lors de la correction des épreuves et que j'ai constatée à la suite de votre conférence, mon attention ayant été attirée par vous sur cette phrase. Mon manuscrit se lit comme suit: «il est probable que ce livre va troubler la quiétude de la masse de notre hiérarchie sociale etc.»

Maintenant je dois vous dire que pour tout ce qui est du domaine de la science, en rapport avec la médecine: origine de la vie, origine de l'homme, faculté des organismes, psychisme attaché à la matière cérébrale, etc, j'ai des opinions bien arrêtées et que je ne puis modifier qu'à la suite de démonstrations scientifiques. À ce sujet, toute affirmation a priori ne peut apporter aucune conviction et affirmer le contraire de mes convictions serait le fait d'un malhonnête homme sinon d'un hypocrite. Si l'Église ne peut contenir dans son sein des hommes qui font leur possible pour être honnêtes, non seulement par les apparences, mais dans leur conscience, je serai obligé d'en sortir. Mais alors je considérerai comme mon devoir de prendre ma plume et de consacrer le reste de ma vie au triomphe de mes idées à l'édification de mes principes, à la démonstration de ce que je crois fermement être la vérité. Je voudrais cependant vivre tranquille, je me propose de me reposer, je le disais hier à M. l'abbé Sylvestre, j'ai résolu de continuer pour moi seul l'étude des grandes questions physiques qui se rapportent à l'homme et c'est ce que je ferai, à moins d'être forcé à défendre publiquement ce qui dans ma conscience je crois être la vérité.

Tout ce qui extra mondain, métaphysique, surnaturel: les causes premières, Dieu, l'âme immortelle, etc, ne sont pas du ressort de la science, de l'observation, de l'expérimentation et sur ce terrain, domaine de la religion, je suis prêt, comme je l'ai toujours été à admettre ce que l'Église catholique enseigne, parce que ces questions sont hors la portée de la science - et que je ne veux pas volontairement sortir du giron de L'Église.

À la suite de ces déclarations de principes, il vous appartient Monseigneur de juger si je puis encore faire partie de la société religieuse, ou si je dois en être définitivement et pour toujours exclu. Toute autre déclaration me déshonorerait à mes yeux; je croirais commettre une infamie en affirmant ce que ma conscience répudie. Je puis vous affirmer que mes convictions sont aussi profondes et sincères que les vôtres. Vous êtes maintenant juge et je m'en rapporte à vous.

Veillez croire à mon respect pour votre personne.

Albert Laurendeau ❖